

Les attaques en vitesse pendant la grande guerre et l'après-guerre

Autor(en): **Fleurier, Jean**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Revue Militaire Suisse**

Band (Jahr): **66 (1921)**

Heft 11

PDF erstellt am: **19.09.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-340449>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern. Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

REVUE MILITAIRE SUISSE

LXVI° Année

N° 11

Novembre 1921

Les attaques en vitesse pendant la grande guerre et l'après-guerre.

« A la guerre, la denrée la plus précieuse, c'est le temps. »

Général DU BARAIL, *Mes Souvenirs*.

Dans les pages qui vont suivre, le lecteur ne trouvera pas de synthèse résumant l'évolution de la tactique de 1914 à 1921 — et moins encore une critique des procédés employés durant cette période. L'auteur — qui fut un acteur modeste dans le grand drame dont le rideau n'est pas encore tombé — a voulu simplement montrer l'importance de la vitesse dans l'offensive ; puis élucider de quelle manière et moyennant quelles conditions les attaques en vitesse peuvent et doivent réussir avec l'armement actuel — nous ne dirons pas : malgré l'armement actuel.

Après une guerre qui a duré plus de quatre ans, après des batailles qui ont duré des mois, il heurtera peut-être quelques idées reçues, — mais toutes les affirmations du présent travail sont fondées sur des exemples vécus, — vécus, pour beaucoup d'entre eux, par celui-là même qui les retrace aujourd'hui.

PREMIÈRE PARTIE

I

Reportons-nous au début de 1914 :

Les règlements de la plupart des grandes armées qui devaient s'affronter en 1914 préconisent l'offensive sans restriction, sans égards pour les pertes : *Rücksichtlos*, disent les Allemands. Le règlement français d'infanterie du 20 avril 1914 dit (art. 313) :

« L'attaque implique de la part de tous les combattants

la volonté de mettre l'ennemi hors de combat en l'abordant *corps à corps* à la baïonnette. Marcher *SANS TIRER* le plus longtemps possible. »

La tactique d'attaque doit combiner le mouvement et le feu (art. 323), mais l'emploi des mitrailleuses de l'attaque n'est envisagé que très timidement (art. 336). Marchant au début avec les renforts, « elles *suivent* d'aussi près que possible les mouvements de la chaîne en se portant sur les points d'où elles peuvent le mieux l'appuyer de leur feu.... Elles cherchent à *arriver en même temps* que les tirailleurs sur la position adverse. » L'appui constant par le feu des mitrailleuses n'est donc pas envisagé. Le feu doit seulement ouvrir la voie à l'assaillant (art. 300).

Chez les Autrichiens, l'*Offensivstoss* a survécu aux leçons de 1866, et quant aux Russes, ils feront des attaques à la Souvarov et à la Skobelev jusqu'aux jours de 1917 où le moujik lui-même, la « sainte brute grise », n'en voudra plus.

Des exemples récents, infirmant ceux de la guerre du Transvaal, appuient ces théories. Les Japonais, au mépris des pertes les plus formidables, se sont lancés sur les Russes en véritable « mitraille humaine » avec une ardeur et une rapidité qui stupéfient et emballent les spectateurs les plus flegmatiques (lire à ce sujet Jan Hamilton). De même, les Bulgares. Enfin des expériences toutes récentes ont eu sur l'armée française et notamment sur les régiments d'Afrique une influence qui n'a peut-être pas été assez soulignée : les Marocains, d'une extrême bravoure sous le feu, d'une invraisemblable audace lorsqu'ils attaquent eux-mêmes à l'arme blanche, perdent la tête et perdent pied devant les attaques à la baïonnette des légionnaires et des tirailleurs algériens.

Aussi ce souffle d'offensive à outrance ne circule-t-il pas seulement autour des sphères officielles ; il anime les rangs inférieurs des officiers de troupe. Feuilletons les poignants *Carnets d'un officier*, les notes du lieutenant Gonnet, du 30^e bataillon de chasseurs alpins. On pourrait leur donner comme sous-titre : « Comment on se prépare à se faire tuer ». Lisons ces lignes datées du 1^{er} août 1914, qui sont presque ses *ultima verba* :

« Sous le feu, une fois engagé, une seule pensée : *avancer, avancer*, faire peur à l'ennemi. Malgré les balles, malgré la mitraille, une ruée générale en avant : la ruée française, la *furia* qui a toujours tout culbuté : Valmy, Iéna, Austerlitz, Magenta, Malakoff (pages 228-229), partir comme des fous..... pas d'échec à envisager..... le moment venu, ne pas s'arrêter une minute..... bourrer, bourrer, passer sur le corps de l'ennemi s'il ne veut céder (pages 231-232) ¹.

Doctrines ardentes ², dépassant même les prescriptions du règlement ! — car tout en étant aussi offensif que possible, il énonce, pour qui sait les trouver, bien des conseils de prudence. Nous la retrouvons, cette même doctrine, dans la plupart des corps de l'armée active, où les réservistes reprennent rapidement le pli des exercices d'attaque répétés en temps de paix et passés dans les moelles d'une infanterie dressée à mépriser le feu, et sûre que son courage sera supérieur au feu ennemi. La plupart ignorent d'ailleurs ce qu'il peut être et ce ne sont pas les grandes manœuvres qui lui ont appris à en tenir compte.

Aussi dès les premiers combats, c'est la ruée, sans autre appui par le feu qu'un tir fusant de 75, et bien souvent sans même l'observation des très justes prescriptions pour l'approche contenues dans le règlement. Dans tel bataillon de chasseurs, à 600 m. de l'ennemi, les officiers ne peuvent plus retenir leurs hommes qui se jettent en avant. Telle brigade d'Afrique attaquera des mitrailleuses postées sur un *crassier* de mine belge, mitrailleuses parfaitement visibles et qu'on dédaignera de contrebattre.

Nous pourrions multiplier les exemples.

Du médecin inspecteur Simonin :

«Au combat de Damvillers (10 août 1914), 3 canons, 3 mitrailleuses, 2 caissons de munitions ont été capturés : le malheur voulut qu'un bataillon du 131^e d'infanterie ait cherché prématurément à s'assurer de leur possession. Les hommes

¹ *Carnets d'un officier*, par le lieutenant Jean Gonnet. Librairie Plon et Nourrit.

² Gonnet tomba dès le 19 août, sans avoir eu la joie d'appliquer cette doctrine. Il eut du moins celle de mourir en Alsace, à Gumbach, en avant de Munster.

se sont lancés baïonnette en avant à l'assaut d'une croupe gazonnée que couronnaient les pièces. Les mitrailleuses démasquées brusquement ont en quelques minutes mis hors de combat 350 hommes ; 130 ont été tués. »

(*De Verdun à Mannheim*, page 15.)

Maintenant, d'un homme de troupe, le caporal Galtier-Boissière :

« Nous sentons intensément que rien ne *peut nous résister*. Tout *doit plier devant nous*..... Ces lâches nous écrasent à distance avec leurs gros obus, mais aujourd'hui, Dieu merci, c'est homme à homme qu'il va falloir se mesurer..... Une seule idée, une seule volonté occupe tout le champ rétréci de ma conscience : en avant, en avant, en avant !..... Une seule chose importe : avancer. » (Combat du 24 août 1914 à Saint-Laurent près de Longuyon.)

Et plus tard :

« Un capitaine d'artillerie me questionne ; il s'étonne que notre élan ait pu être brisé. Je lui parle des terribles feux de mitrailleuses. »

(*En rase campagne*, p. 61, 62, 63, 77.)

Pareille tactique est employée aussi par les Allemands, et sous une forme peut-être plus massive encore, devant les forts de Liège, par exemple, près de Mulhouse, où la 58^e brigade badoise renouvelle sur son terrain d'exercices habituel du temps de paix une attaque au fifre et au tambour qui lui coûte cher.

Ces procédés d'attaque ne sont pas toujours inefficaces. Loin de là. Il ne faut pas oublier en effet que s'ils ont échoué à Charleroi — où ils ne sont pas seuls à mettre en cause —, ils ont pleinement réussi sur la Marne. La Marne a été la victoire de l'armée « en pantalons rouges ». Elle est morte de sa victoire, mais elle a vaincu.

L'attaque sans tirer, sous le feu des mitrailleuses adverses non neutralisées et sans autre protection qu'un tir d'artillerie de campagne, est quelquefois possible contre un ennemi peu ou point retranché. La réaction justifiée contre les hécatombes de 1914 ne doit pas le faire oublier. Elle est, dans certains cas, la seule chose à faire.

Mais elle est fort coûteuse, et elle est impossible à soutenir longtemps, eût-on des nègres ou des moujiks à sacrifier par centaines de mille.

Pour qu'elle ait, en effet, des chances d'aboutir à autre chose qu'à une inutile tuerie, elle veut des cadres de premier ordre, des troupes pleines d'ardeur et sachant progresser très rapidement, en ordre dilué. (On a revu des attaques de ce genre en 1918, mais faites par les Américains, qui avaient encore tout l'entrain d'un premier début, et aussi une inexpérience manœuvrière qui leur a coûté des pertes hors de proportion avec les résultats obtenus.)

En définitive, elle amène un épuisement rapide, qui, devant un ennemi sachant se ressaisir, empêche l'exploitation du succès. C'est là l'explication de l'arrêt de trois ans sur l'Aisne après la bataille de cinq jours sur la Marne.

II

En rase campagne, ou tout au moins en pays couvert, qui dissimule l'approche sans la retarder, la vitesse de course d'un fantassin qui se rue à corps perdu comme un « Berseker » scandinave, peut donc vaincre parfois, si les circonstances sont favorables, la vitesse de tir de la mitrailleuse. Aussi, dès la deuxième phase de la guerre, les adversaires comprendront-ils — et les Allemands plus vite que les Français — que retarder l'assaillant, l'obliger à rester, ne fût-ce que quelques secondes de trop, sous le feu, c'est le condamner à mort, ou le clouer au sol.

Les tranchées et les réseaux de fil de fer sont en eux-mêmes bien moins durs à franchir que les fossés ou les murailles du moyen âge, ou les abattis du XVIII^e siècle. Mais ils méritent bien le nom d'*Annäherungshindernisse* que leur donnent les Allemands. Ils donnent à la mitrailleuse le temps d'agir, et permettent à l'envahisseur de se cramponner inexpugnablement, semble-t-il, à la frange de la zone envahie.

Toutes les attaques de la période du « grignotage » (hiver 1914-1915) échouent, sans exception notable. C'est d'abord et surtout à cause de la faiblesse des moyens employés. Trop peu nombreux, trop peu puissants, canons et mortiers n'assurent

pas même toujours la destruction des premiers réseaux. Le plus souvent, l'attaque est fauchée sans pouvoir les franchir. Le bombardement ne réussit, au maximum, qu'à bouleverser quelques tranchées sur une faible étendue et une faible profondeur. Les objectifs battus sont donc très exigus, et la préparation est si insuffisante qu'il faut encore, dans l'intérieur des ouvrages abordés, livrer des combats pied à pied pour s'en rendre maître. Attaques lentes, pénibles, sanglantes, sans envergure, sans portée, incapables d'arriver au cœur de la position ennemie, de la désorganiser, de faire taire ses canons. Les assaillants s'empilent dans l'étroite position conquise, où ils sont très rapidement en butte à des contre-attaques latérales et frontales exécutées par des troupes prestement amenées, ou à d'efficaces tirs d'anéantissement. En même temps, l'artillerie ennemie, insuffisamment contrebattue, déchaîne ses barrages entre les tranchées de départ et les tranchées conquises où l'attaque a pénétré, mais où généralement elle expire ¹. Même lorsque l'assaut a été considéré comme pleinement réussi, c'est au prix de pertes énormes, subies surtout à travers le « billard », sous le feu flanquant des mitrailleuses non neutralisées, qui se révèlent au dernier moment. Leur efficacité meurtrière est déconcertante, même lorsqu'elle ne s'exerce que quelques instants.

Le problème est d'une difficulté angoissante, et l'on comprend que les meilleurs esprits l'aient cru longtemps sans solution. Le front d'Occident est infrangible, semble-t-il, et permet aux Allemands de diriger vers l'Est toutes les forces nécessaires pour mettre les Russes hors de cause.

Cependant, les expériences répétées de cette période d'efforts impuissants portent leurs fruits. D'abord, il faut du matériel (nous ne l'étudierons pas ici). Et puis, on arrive à se rendre compte que : *pour épargner du sang, il faut d'abord gagner du terrain* ². L'attaque ne se couronne pas par un assaut, elle commence par un assaut, et continue par une série d'as-

¹ Citons un document allemand sur l'attaque des *Hurlus* (printemps 1915) : Les Français ont attaqué sur un front trop étroit, et ne se sont pas assez pressés.

² Dès la fin septembre 1914, le commandement français s'en rend compte et ses instructions catégoriques interdisent de partir de loin à l'attaque.

sauts, d'assauts qui, pour réussir, doivent être donnés à très courte distance. L'arrivée au contact immédiat préconisée par les règlements d'avant-guerre dans la dernière phase du combat, devient la condition même du combat à son début. Elle reste d'autant plus nécessaire, dans cette nouvelle forme de la guerre que l'ennemi est plus abrité, qu'il souffre peu du tir de préparation, car l'artillerie de campagne fera longtemps encore la plus grande partie de l'artillerie française, et le tir tendu de cette artillerie est peu efficace contre un adversaire terré. Il faut alors aller le tuer de près, à la grenade et même au couteau. Il faut y arriver malgré les obstacles, à travers les obstacles. On poussera donc les approches jusqu'aux réseaux ennemis, on creusera dans la dernière nuit les parallèles de départ en avant de la tranchée de première ligne, en se moulant sur le front ennemi pour annihiler les flanquements.

Mais tenir compte du facteur « espace » ne serait pas suffisant si l'on n'y ajoutait le facteur « temps ». Il faut diminuer la durée du tir possible de l'ennemi, d'où un deuxième principe : *Pour épargner du sang, il faut épargner du temps*, et non temporiser. Plus encore que l'attaque du début de la guerre, — où le souci d'une progression rapide n'aurait jamais dû faire négliger l'utilisation du terrain, — l'attaque des tranchées doit se faire *EN VITESSE*¹.

Nous n'en étudierons pas ici les modalités. Bornons-nous à citer les lignes restées profondément vraies de la fameuse brochure du capitaine Lafargue :

« La caractéristique de cette attaque est de n'être pas progressive — car c'est un assaut d'un seul trait ; en un jour elle doit être achevée, sinon l'ennemi se reforme, et la défense aux terribles engins de destruction subite, reprend désormais ses droits sur l'attaque qui ne peut ressaisir assez vite la maîtrise de ce feu dévorant. On ne grignote pas successivement toute la série des épouvantables défenses, il faut l'avalier d'un seul coup, d'une seule résolution. »

¹ Remarquons que *vitesse* ici n'implique pas *course*. La course est pratiquement impossible sous le harnais d'assaut, à travers les trous d'obus et les réseaux à moitié détruits. En outre, elle disloquerait les vagues d'assaut. Le « petit pas gymnastique » dont parle Lafargue est l'allure maxima en l'occurrence.

Les exemples confirment ces paroles.

Citons quelques journées mémorables, entre beaucoup d'autres :

En Artois, le 9 mai 1915, les Français atteignent la crête de Vimy, clé de la position, *en 45 minutes*, pénétrant de 4 km. dans les défenses ennemies.

A Quennevières, le 6 juin 1915, type remarquable d'attaque réussie sur un petit front, mais sur un point essentiel, l'assaut part à 10 h. 20. A 10 h. 40 la deuxième et dernière ligne de tranchées est enlevée. Quelques minutes après, les zouaves arrivent aux pièces.

En Champagne, le 25 septembre 1915, l'assaut part à 9 h. 15. Sur les points où la préparation du terrain et la préparation d'artillerie ont été suffisantes, l'attaque réussit pleinement. En plusieurs endroits, le front est complètement percé pendant 24 heures.

Nous ne faisons pas ici de critique, ni même de narration historique, et n'avons pas à expliquer pourquoi, et par suite de quelles circonstances, le succès ne fut pas exploité. Tout ce que nous pouvons affirmer ici, c'est que les aveux officiels des Allemands, comme les confidences des Posnaniens retrouvés plus tard en Pologne, ont confirmé la trouée faite réellement en plusieurs endroits, et faite parce qu'elle avait été faite vite.

Dès que l'attaque traîne, elle est manquée. Elle doit être menée sans désespérer (on le verra en 1918), mais toute reprise après un arrêt, toute « ressucée », est vouée à un avortement sanglant.

III

Si les attaques de 1915 n'ont pas abouti à effondrer le front occidental, ce n'est donc pas qu'elles ne l'aient crevé en maint endroit et à maintes reprises. Les Allemands — qui ont percé le front russe — se rendent compte du danger qu'ils ont couru. Ils savent bien qu'en mai ils avaient donné l'ordre d'évacuer Douai. L'artillerie française, accrue en nombre et en puissance, perfectionnée dans ses méthodes, complétée par des lance-torpilles qui réalisent un bon engin d'écrasement, possède les moyens nécessaires pour bouleverser une position et ses

abords sur un front suffisant. L'infanterie française a perfectionné son armement ; elle a compris la leçon de la vitesse ; la position bouleversée par son artillerie, elle a prouvé qu'elle était en mesure de la conquérir.

Aussi les fronts s'épaississent-ils de part et d'autre. Les positions successives se multiplient. L'expérience a appris que pour enlever une première position, il faut une division. On admet qu'il en faudrait une deuxième pour enlever la seconde position ; mais l'idée du « passage de lignes » n'est pas encore mûre. On va essayer d'autre chose. On va essayer de triompher par le matériel. Ce sera le règne du *pilonnage*, où la préoccupation de la vitesse cède à la préoccupation de la méthode.

« L'artillerie conquiert. L'infanterie occupe ». Cette théorie a donné Verdun et la Somme.

A Verdun, l'attaque allemande, brusquée, débute en vitesse et dans une certaine mesure par surprise. Elle réalise ce qu'on de force de partir de loin¹. Elle réussit pleinement les premiers jours. Mais le commandement allemand, fort méthodique, et qui ne veut pas s'emballer, fixe à chaque jour sa tâche. Il fait enlever une crête par jour, et, la mission de la journée remplie, arrête les troupes victorieuses sur l'objectif conquis. A 4 heures du soir, le feu cesse. On déplace les batteries, et on attend le lendemain matin, au lieu de profiter du désarroi et de l'absence de renforts. Aussi les renforts arrivent, et après les journées terribles des 21 au 26, les Français, dès la première heure du commandement du maréchal Pétain, ont le sentiment bien net que « l'affaire est loupée » et qu'« ils ne passeront pas ».

Sur la Somme, il en est de même, en sens inverse, et avec cette autre différence qu'à Bouchavesnes, le 12 septembre 1916, le front allemand a été réellement percé sur un front assez large et que le « rétablissement » confié à une division westphalienne, n'a été opéré que dans l'après-midi du 13 septembre, par une contre-attaque *en rase campagne*.

¹ A signaler en passant deux innovations judicieuses des Allemands dans l'organisation de l'attaque d'infanterie : une vague légère de patrouilleurs, précédant les vagues d'assaut proprement dites, et une vague de porteurs, les suivant avec le matériel indispensable, et allégeant d'autant les combattants.

Après un succès initial de l'attaque, le système du pilonnage, exigeant des déplacements lents et compliqués d'artillerie, permit au défenseur de « stopper » les déchirures faites dans ses lignes, et de préparer d'autres positions à l'arrière de celles qui sont en cours de bombardement, et qui vont être prises. Il n'y a pas de raison pour que ça finisse. Aussi arrête-t-on — fort judicieusement — les frais, dans les boues de Sailly-Jaillisel.

IV

En 1917, le front d'Occident continue à s'épaissir encore, de part et d'autre. Le système Hindenburg, vrai système de fortification permanente, s'organise. L'idée de rupture n'est pas abandonnée, certes, mais il s'agit maintenant de franchir de profondes zones organisées, et semées d'ouvrages bétonnés justiciables au moins du mortier de 220.

Pour arriver à la solution, on compte sur différents moyens :

La *préparation lointaine*, sur les 2^e et 3^e positions, par l'artillerie à grande puissance ; mais son emploi est d'une lenteur et d'une complication inouïes et risque d'amener, par suite de la difficulté des liaisons, de meurtrières erreurs.

Les *gaz*. Ce n'est qu'un artifice de neutralisation puissant, mais non décisif.

Les *chars d'assaut*. Chez les Français du moins, les chars lourds, les seuls qui soient encore sortis, sont employés le 16 avril, comme organes d'exploitation, et non comme engins de rupture. L'infanterie, arrêtée sur la première position, dont il avait été fait abstraction, ne peut les suivre.

Le *barrage roulant d'artillerie* sur lequel se règle l'infanterie, qui ainsi ne mène plus l'attaque. Le procédé avait donné des résultats remarquables dans l'épilogue de Verdun sur des objectifs limités. Mais précisément parce qu'il enrêne et ralentit l'attaque (qui généralement marche à 100 m. en trois minutes derrière barrage), il empêche de profiter [des occasions, toujours fugitives. Seuls les chefs qui sont en avant, très en avant, la peuvent sentir et exploiter.

En résumé, le système des attaques en vitesse, qui a failli « boire l'obstacle » en 1915, a fait place en 1916 au système

du pilonnage méthodique, en 1917 à celui des attaques en mouvement d'horlogerie, plus méthodiques encore que celles de 1916. La plus belle de celles-ci, et la dernière, fut en elle-même parfaitement réussie. C'est celle des 23-25 octobre à la Malmaison. De par l'idée même qui y présidait, cette revanche du 16 avril ne devait pas aboutir à un résultat décisif. Le succès fut cependant beaucoup plus complet encore qu'on ne l'avait espéré, puisqu'il amena l'évacuation bénévole de la partie est du Chemin des Dames par les Allemands.

V

En mars 1918, entre Noyon et Arras, puis le 27 mai, sur le même Chemin des Dames, le commandement allemand — qui a fait siennes les théories françaises de 1915 sur les attaques en vitesse, les met en pratique avec des moyens accrus, et avec le succès qu'on connaît.

Marches d'approche secrètes, renforts suivant pas à pas les divisions de rupture, passages de lignes exécutés avec autant de vitesse que de sûreté, emploi massif des gaz, actions d'artillerie aussi brusques que violentes, attaque d'infanterie se déchaînant sous la protection d'un ouragan continu de feux de mitrailleuses, appuyée par des minenwerfer légers, rendus assez transportables et bombardant d'enfilade les tranchées bouleversées de la défense, tous procédés employés de main de maître, il faut l'avouer, mais qu'on trouve en germe, sinon avec leur développement complet, dans la brochure précitée du capitaine Lafargue, ou dans d'autres documents français contemporains.

Mais en mai 1918, comme à Verdun en février 1916, les Allemands, surpris de leur premier succès remporté en une matinée, se montrent trop méthodiques. Il a paru à certains de leurs adversaires que le matin du 29 mai ils ont perdu du temps, et que de fortes escadrilles d'auto-mitrailleuses, poussées sur le plateau entre Aisne et Marne, leur auraient fait gagner deux jours vers Château-Thierry. Quel soulagement quand on ne les vit pas apparaître ce matin-là sur l'Ourcq !

VI

Le succès continu de la contre-offensive alliée de juillet-novembre 1918 a été étudié par des stratèges et des historiens qui en ont à merveille analysé les causes stratégiques et politiques. Mais les victoires qui se suivent jour après jour sont dues, tout autant, à la synthèse de tous les procédés tactiques, employés successivement pendant la guerre, et servis enfin par des moyens matériels adéquats à la tâche imposée. Les attaques furent méthodiques comme en 1917, préparées par le pilonnage comme en 1916, mais surtout, elles furent dans leur exécution, rapides comme en 1915, et, ce qui manquait en 1915, continuées, poursuivies, exploitées sans répit par les divisions de soutien, qui suivaient pas à pas les divisions de rupture, la division d'attaque se laissant dépasser lorsqu'elle était époumonnée, pour devenir à son tour division de soutien, puis reprendre à son tour l'attaque par un nouveau dépassement. Les résultats furent décisifs, et l'auraient été plus encore sans l'armistice.

L'attaque de septembre 1918 en Champagne a laissé un souvenir inoubliable à ceux qui ont eu l'immense honneur d'y participer. Les vieux praticiens des attaques, ceux qui depuis quatre ans avaient passé à travers le feu sans dommages trop notables, y virent réalisé tout ce qu'ils espéraient depuis longtemps : mystère hermétiquement gardé ; — marches nocturnes exécutées dans un secret, un ordre, avec une méthode qui ravissaient d'aise et de confiance les régiments les plus durement éprouvés trois ans auparavant jour pour jour, sur le même terrain ; — relèves opérées avec une célérité qui permit sans à-coups et sans erreurs la mise en place des unités de rupture 48 heures à l'avance seulement ; — préparation d'artillerie précédant l'attaque de quelques heures seulement, mais compensant sa brièveté par sa sûreté et sa violence, et muselant l'artillerie allemande dont l'essai de contre-préparation tomba dans le vide. Sous cette voûte de projectiles, sous les lueurs continues des départs qui illuminaient le ciel au Sud, et celles des arrivées qui illuminaient au Nord, les fameuses buttes si souvent prises et reprises, les vagues

d'assaut se plaçant dans les parallèles de départ. Puis l'heure 4, celle du hallali final, 5 h. 25..... Tel régiment ne s'arrête que le surlendemain, devant la 23^e ligne de tranchées, en ayant enlevé 22 de suite, sur une profondeur de 7½ km. !

Mais revenons vite aux procédés d'attaque :

L'offensive de Champagne de 1918 dut son succès à l'emploi concerté :

- a) des moyens de rupture ;
- b) des moyens de nettoyage ;
- c) enfin, des moyens d'exploitation.

Tous ces moyens fort divers se caractérisent par l'union de la puissance et de la rapidité. L'attaque tout en restant ordonnée et méthodique n'a plus le caractère des ruées de 1914 et de 1915, mais elle présente le même caractère de vitesse. Quatre ans de guerre, c'est-à-dire d'expériences, d'essais, d'études ont passé là-dessus.

a) Les MOYENS DE RUPTURE sont :

1^o La *préparation d'artillerie* à déchaînement soudain, de durée courte, comme nous l'avons dit, mais débitant en quelques heures une quantité énorme de projectiles, grâce à l'emploi prédominant de pièces à tir rapide, même pour les gros calibres. Ce déluge d'obus est suffisant, sinon pour niveler les tranchées, du moins pour annuler pratiquement l'artillerie ennemie. En outre, les préparations antérieures, faites à débit lent ou modéré, exigeaient plusieurs jours. Elles avertissaient ainsi l'ennemi, qui avait le temps d'amener ses réserves pour contre-attaquer.

2^o Les *chars lourds*, véritable artillerie cuirassée mobile, qui écrase sur son passage réseaux et tranchées, frayant ainsi la voie à l'infanterie, et peut même s'attaquer victorieusement aux blockhaus non bétonnés.

3^o Les *obus fumigènes*, depuis longtemps réclamés, et employés cette fois-ci, à dose massive et vraiment opérante. Le 26 septembre, leur fumée s'ajoute à un épais brouillard qui monte du fond des ravins. Elle neutralise presque complètement les mitrailleuses de la défense, et permet à certaines fractions d'assaillants d'aborder les tranchées pistolet au poing,

après avoir écarté à la main les chevaux de frise qui avaient échappé à la destruction.

b) Les MOYENS DE NETTOYAGE sont :

1^o Les *nettoyeurs d'infanterie*, préparés à leur rôle par de nombreux exercices, laissant aux vagues d'assaut le souci exclusif de pousser de l'avant, et assurant leurs derrières. Signalons que l'infanterie de 1918, avec ses grenades à main et à fusil, avec ses canons d'accompagnement, avec ses mortiers légers, avec les pièces allemandes qu'elle retourne, est à même désormais de réduire à elle toute seule [bien] [des] [résistances], sans attendre l'intervention de l'artillerie, laissée ainsi à ses besognes essentielles, la contrebatterie, et le déblaiement en gros du terrain devant les fantassins. Double gain de temps.

2^o Les *chars légers*, véritables nettoyeurs cuirassés mobiles, qui attaquent du fort au faible les îlots de mitrailleuses et qui pourront même, le 29 septembre, par un véritable raid à toute vitesse, réussir une attaque d'enfilade sur une ligne extrêmement forte, qui résistait depuis 36 heures aux efforts de l'infanterie, de l'artillerie et des chars lourds.

c) Les *moyens d'exploitation* sont :

1^o Essentiellement, les *divisions de soutien*, un régiment de chaque division marchant dans les traces de son « matelot d'avant » de la division précédente, renseigné au fur et à mesure par lui, et prêt à le remplacer immédiatement. L'ennemi n'a plus ainsi de répit pour se ressaisir.

2^o Les *forces rapides*. Sur ce point, c'est surtout chez les Anglais qu'il faut chercher des exemples. C'est la cavalerie. Dès la bataille de Cambrai, les Anglais peuvent employer à cheval et fructueusement leur division de cavalerie indo-canadienne.

Ce sont les *whippets* ou tanks rapides, qui font sur les derrières de l'ennemi de véritables randonnées, attaquant batteries et convois.

Ce sont enfin les *automitralleuses* qui sont avec les whippets la cavalerie de la 6^e arme, dont les chars légers sont l'infanterie et les chars lourds l'artillerie.

Mentionnons en passant le rôle de réserve, à la disposition du commandement, que jouèrent en mars-avril 1918 les élé-

ments montés ou automobiles jetés dans la trouée de Noyon. Leur intervention permit de gagner quelques heures précieuses et aida puissamment le général Fayolle à rétablir une situation qui à certains yeux parut un instant désespérée.

VII

La phase ultime de la guerre n'a pas eu son couronnement logique et qui semblait inéluctable, puisque l'armistice est survenu, sauvant l'adversaire d'une destruction complète, qui n'était plus qu'une question de jours. Cette période présenta cependant un intérêt tout particulier, comme transition entre la guerre de tranchées dont les armées assaillantes étaient déjà sorties, sur certains points du front, dès la première quinzaine d'octobre, et la guerre de campagne proprement dite. Elle se résume, pour les Allemands, en une action retardatrice, destinée à reculer le moment où se refermeraient les deux mâchoires de la tenaille. Chez les Alliés, pression continue, sans arrêt, et qui devait accélérer la grosse attaque de Lorraine.

La défense pied à pied des Allemands se trouva favorisée : 1^o par le très grand nombre de cours d'eau dont l'attaque eut à forcer le passage sous des barrages de mitrailleuses, et 2^o par les bois petits ou grands qui permirent aux arrières-gardes de se cramponner au terrain en dissimulant leur faiblesse numérique. Fractionnées en îlots de résistance se soutenant l'un l'autre, et constituées par des noyaux de sous-officiers résolus servant de nombreuses mitrailleuses légères, elles exigèrent pour être réduites par leurs adversaires une tactique spéciale : cette tactique d'encercllement par l'infanterie après neutralisation par le fusil-mitrailleur, complétée par l'emploi de sections avancées de 75 qui les prenaient à partie dès qu'ils se révélaient, permit de réduire assez vite ces îlots ; mais il est hors de doute qu'ils firent perdre un temps précieux aux Alliés et facilitèrent dans une large mesure la retraite du gros des armées allemandes.

Dans ce dernier mois de la guerre, il fallut donc, une fois de plus, changer de tactique, et trouver une forme de combat n'appartenant à aucun des genres connus jusqu'alors.

(A suivre.)

JEAN FLEURIER.
